

## Les migrations anciennes dans le nord des monts du Mandara et la parenté linguistique

L'hypothèse du rattachement du groupe tchadique à un ensemble chamito-sémitique ou afro-asiatique a été l'objet de controverses passionnées parce qu'elle met en jeu la relation de l'Afrique Noire à l'Afrique du Nord, à l'Égypte et à l'Asie, ainsi que le lien à des langues tels le copte, l'araméen et l'akkadien, sans oublier le berbère. La géologie nous apprend l'assèchement progressif du Sahara, depuis le troisième millénaire avant notre ère, et l'existence de grands lacs dans cette région. L'archéologie nous dit qu'elle était occupée notamment par des pêcheurs qui auraient pu migrer vers le sud. Les traditions orales des populations du nord des monts du Mandara relatent bien, dans leurs récits d'origine, des provenances de la plaine de Waza, plus au nord. Mais les données historiques exactes restent insuffisantes. Elles nous font pourtant savoir que la coupure occasionnée par le Sahara n'est qu'un phénomène récent. Le Sahara a été le lieu des transports d'esclaves. De plus, le Kanem-Bornou, créé vers les années 700 et qui dura plus de dix siècles, s'est étendu depuis le sud du lac Tchad, jusqu'au-delà du Tibesti et de Mourzouk en Libye ; son souverain Dounama II (1210-1224) en porta l'influence jusqu'à Tunis. Les études linguistiques menées dans cette région apportent quelques arguments pour cette hypothèse de parenté chamito-sémitique, en raison des caractéristiques spécifiques des phonèmes vocaliques, des racines consonantiques, des pronoms, ou encore de certaines flexions et dérivations se rapportant à la transitivité et à la pluralité verbale, sans apporter de données exactes sur d'éventuelles migrations. Par ailleurs, la parenté plus récente et les classifications linguistiques ne témoignent que d'une installation ancienne sur la montagne, d'osmoses internes et de migrations très limitées et bien caractérisées. Ces points sont en accord avec les dires de la tradition orale, les généalogies, les coutumes communes, telles les rituels, et enfin la répartition des formes et des sémantismes lexicaux.

Cette hypothèse de parenté chamito-sémitique serait donc justifiée par plusieurs points. Les fonctions diversifiées des phonèmes dans les schèmes des racines apparaissent comme une originalité capitale de certaines langues tchadiques parmi d'autres langues africaines. Il y aurait lieu de se demander s'il ne s'agit pas d'un trait chamito-sémitique, sinon sémitique. La racine lexicale serait sans voyelle pertinente et aurait une structure consonantique. La voyelle aurait une fonction "grammaticale" : marquer une opposition d'actif à moyen (a/ə), une pluralité actancielle (a/ə), une intensité (a < ə < e < i dans les qualificatifs), la modalité verbale (a/ə) et une distinction de classes syntaxiques dans le sens où cette voyelle varierait selon les classes (a et ə pour les bases verbales, e et i pour les lexèmes nominaux et idéophoniques). Le manque de pertinence lexicale correspondrait à un système vocalique à l'origine très réduit (a/ə) et actuellement en expansion. L'hypothèse de cette évolution a été faite par quelques chercheurs (Wolff 1983, Colombel 1986, 1987). Les caractéristiques d'un bon nombre de langues (lamang, mandara, mora, gwendele et plała) mènent à ce point de vue. Le principe explicatif serait que les réalisations vocaliques (niveau phonétique) dépendraient en partie des traits des consonnes. Cette proposition s'est précisée à la suite d'un examen de ma combinatoire chiffrée des phonèmes.

L'étude de cette combinatoire a aussi dégagé que des flexions vocaliques fossiles, internes à la racine verbale, ont été remplacées par des affixations ayant le même sens, phénomène qui s'est également produit dans les langues sémitiques d'après D. Cohen et mettant en jeu un phonème proche. De plus des infixations de consonnes à la racine ont aussi été remplacées par des suffixations. L'un des phonèmes concernés -w- a été trouvé comme infixation fossile dans plusieurs langues (mokilko, munjuk, mofu, oudémé). Parallèlement, l'affixation -w- a été reconstruite en proto-tchadique, comme une extension, avec la valeur aspectuelle d'habituel (Jungraithmayr, 1966), d'imperfectif (Newman et Schuh, 1974) et de continu (Wolff, 1979). À l'inverse, elle marque l'aspect "perfect" en mafa (V. ngizim, Schuh, 1975) et le passé en araméen. D'autres extensions verbales sont aussi des arguments en faveur de la parenté chamito-sémitique et plus encore les pronoms qui sont traditionnellement conservateurs. Les pronoms de cette région se rapprochent plus de l'araméen que de l'akkadien, de l'arabe, du berbère ou de l'ancien haoussa. Permettraient-ils de remonter à l'empire perse ou à une époque antérieure ? Les données historiques manquent pour préciser les contacts et les migrations qui ont pu avoir lieu à ces époques lointaines.

Par ailleurs des études de parenté linguistique en synchronie dynamique peuvent traiter des migrations. Elles ont été effectuées sur vingt parlers de la branche biu-mandara (mora, podoko, mouktélé, ourzo, mbrémé, gwendélé, oudémé, mada, mouyang, zoulgo, mafa, magoumaz, soulédé, méféfé, mofou, lamang, hidé, kapsiki, molko, mboko). À l'aide de racines reconstruites (Newman 1977 et Jungraithmayr 1977, 1994) et de l'établissement de coefficients appropriés, il y a eu comparaison, pour chacune des langues, de leur parenté d'origine ("ancienne") à leur parenté actuelle, puis déduction d'osmoses possibles en tenant compte des écarts entre les deux types de parentés et des facteurs temps et espace, puis vérification des hypothèses d'osmoses à l'aide d'une étude des mouvements de populations anciens et nouveaux connus de nos jours par la tradition orale et les



archives administratives. Cela a abouti à quelques propositions régissant le devenir des langues à travers des migrations et des contacts de types définis, dans un contexte social déterminé.

A. Suivant l'importance relative des osmose dans le temps, on peut en déduire que certains groupes sont en composition et d'autres éclatés

Donc, un groupe parlant une même langue, ou des dialectes avec intercompréhension peut recouvrir des réalités linguistiques différentes :

– Si l'osmose ancienne est relativement moins forte que l'osmose actuelle, la langue est en état de fusion progressive, tel est le cas mafa, groupant des populations d'origines relativement différentes.

– Inversement, si l'osmose ancienne est relativement plus forte que l'osmose actuelle, on a affaire à un groupe en éclatement avec des sous-groupes en divergence, tel est le cas de la langue plała, éclatée sur trois massifs : Gwendélé, Vamé-Bremé, Ourzo, dont les parlars se diversifient.

B. Suivant le type de migration, individuelle ou massive, brusque ou étalée dans le temps, on peut avoir affaire à des réalités linguistiques différentes

– Si un groupe ethnique composé de clans d'origines différentes a subi des immigrations massives et étalées dans le temps, la langue d'origine du territoire ne peut qu'en être modifiée ; tel est le cas mouktélé avec les arrivées de Majewi.

– Si les immigrations sont massives mais brusques, la langue des premiers occupants du territoire risque d'être repoussée avec eux et les immigrants de garder la leur sur la partie du territoire dont ils ont pris possession, tel le cas gwendélé en pays ouldémé.

– Si les immigrations sont individuelles et non répétées dans le temps, la langue du pays d'immigration ne peut être modifiée. Dans ce cas, on peut même avoir un groupe contenant un lignage majoritaire, en position de force, sans que la langue du groupe soit celle de ce lignage ou ait été modifiée par ce lignage : c'est le cas ouldémé où l'ancêtre d'un lignage en grande expansion est arrivé seul sur un terrain déjà occupé.

Je m'étais interrogée sur le fait que les racines anciennes du groupe "plała" (gwendélé-ourzo-mbrémé), étaient restées fortement identiques. Et j'avais fait l'hypothèse que le groupe plała aurait vécu dans un contexte non-tchadique et que pendant ce temps les formes de bases se seraient figées. Une page d'histoire dont j'ai pris connaissance par la suite me semble tout à fait intéressante pour étayer cette hypothèse linguistique car elle m'a appris que sous le règne de May Bukar Hadj (1731-1753) les premiers pasteurs peuls venus au Mandara obtinrent du sultan le territoire de Dargala au pied de Ourza et y vécurent avant que l'entente ne se gâte au 19ème siècle. Les plała auraient pu être réunis sur la montagne ourza et être cernés de pasteurs peuls jusqu'à ce qu'une expédition des Mandaras contre les Peuls les fasse fuir eux aussi. Alors, ces plała se seraient brusquement dispersés sur les massifs voisins pour y résider jusqu'à nos jours, c'est-à-dire durant 150 ans, cela conformément aux généalogies relevées par moi-même.

La configuration de la répartition géographique des langues et les apports de l'histoire m'ont amenée à quelques hypothèses qui se vérifièrent par la suite sur le plan linguistique :

– Premièrement, les trois éclats gwendélé, vamé et ourzo, dus à des attaques venant du nord pouvaient faire supposer l'existence d'autres éclats plus au sud, car les apparentements linguistiques, dégagés dans l'étude, avaient tendance à se disposer selon des tranches allongées du nord au sud. Il s'est avéré par la suite, d'après les nouveaux travaux de comparaison exécutés plus au sud, qu'effectivement le mboko s'apparente linguistiquement aux trois éclats ci-dessus nommés.

– Deuxièmement, des traditions orales rapportaient, d'après certains Ouldémés, un lien avec le sud, dont le pays mouyang. Il s'est, par la suite, avéré que le molko s'apparente au sous-groupe ouldémé-mada-mouyang.

Il est aussi remarquable que ces groupes molko et mboko soient à la frontière d'une séparation de langues véhiculaires, soit au nord le mandara et au sud le fulfulde. Cela inciterait à penser que le déplacement de ces groupes mboko et molko ne s'est pas fait indépendamment des luttes Mandaras contre Peuls.

Ce dernier exemple montre un mouvement de population provoqué par une conquête, il y a moins de deux siècles. Mais ce type de migration n'est pas le plus courant, même s'il est des plus spectaculaires. En effet les montagnards, dans l'ensemble, selon les traditions orales, la communauté des rituels, les généalogies, leur pratique raffinée de l'agriculture en terrasses, témoignent d'un enracinement de plus de cinq siècles dans une montagne qui n'est pas avant tout un refuge contre les invasions, mais surtout un territoire à ressources importantes en eau, en rendement agricole et en climat moins pesant. La plupart des migrations étaient internes, limitées, individuelles même. Elles permettaient de régler les luttes intestines, les mésententes, les accusations en sorcellerie. Une personne en quarantaine allait souvent faire « peau neuve » dans une ethnie voisine où elle était souvent adoptée par un lignage et où son origine était tue. Actuellement les raisons de migration sont différentes : accroissement de population, de besoins de richesses et manque de terre. (V. de Colombel)